

Roberto Saviano

Gomorra

Dans l'empire de la camorra



Roberto Saviano

Gomorra

Dans l'empire de la camorra

Traduit de l'italien par Vincent Raynaud

Naples et la Campanie sont dominées par la criminalité organisée – la camorra – sur fond de guerre entre clans rivaux et de trafics en tout genre : contrefaçon, armes, drogues et déchets toxiques. C'est ainsi que le Système, comme le désignent ses affiliés, accroît ses profits, conforte sa toute-puissance et se pose en avant-garde criminelle de l'économie mondialisée. Roberto Saviano, au péril de sa vie, a choisi l'écriture pour mener son combat contre la camorra. Il met au jour les structures économiques et territoriales de cette mafia surpuissante.

L'œuvre de Saviano s'est vendue à plus de quatre millions d'exemplaires dans le monde et a été traduite dans plus de quarante pays. Porté à l'écran par Matteo Garrone, *Gomorra* a été récompensé par le Grand Prix du Jury de Cannes en 2008.

folio
folio-lesite.fr

fnac 1 11428941
13-5F-HISTOIRE
GOMORRA DANS L'EMPIRE DE LA CAMORRA
SAVIANO R. (GALLIARD/METHODE BOSCH)



9 782070 379866
5003/36/369 20/08/2010
Prix Fnac 14,70
Prix Adhérent 13,90

9 782070 379866

empires puissants et sans frontières. Le parrain peut être tué ou arrêté, mais l'organisation économique qu'il a bâtie demeure : elle change sans cesse, se transforme, croît et augmente ses profits. Cette mentalité de samourais ultralibéraux, qui savent que le pouvoir, le pouvoir absolu, a un prix, j'en ai trouvé un résumé saisissant dans une lettre écrite par un adolescent qui purgeait une peine de prison dans un établissement pour mineurs, une lettre qu'il avait remise à un prêtre et que quelqu'un a lue lors d'une réunion publique. Je m'en souviens encore. Par cœur :

Tous ceux que je connais sont soit morts, soit en prison. Moi je veux devenir un parrain, je veux avoir des centres commerciaux, des boutiques et des usines, je veux avoir des femmes. Je veux trois voitures, je veux que les gens me respectent quand je rentre quelque part, je veux des magasins dans le monde entier. Et puis je veux mourir. Mais comme meurent les vrais, ceux qui commandent pour de bon. Je veux mourir assassiné.

Tel est le nouveau rythme qu'imposent les entrepreneurs du crime. Telle est la nouvelle puissance de l'économie. Dominer coûte que coûte. Le pouvoir avant tout. La victoire économique plus précieuse que la vie. N'importe quelle vie, y compris la sienne.

On commençait à appeler les gamins du Système les « morts qui parlent ». Dans un relevé d'écoute téléphonique figurant dans l'ordonnance de mise en détention provisoire qu'a rendue le parquet anti-mafia de Naples en février 2006, un jeune explique qui sont les responsables de zone à Secondigliano : « C'est des moins que rien, des morts qui parlent,

Mama Coca 181

El Dapel de la Coca

des morts vivants, des morts qui marchent... Ils sont là, ils viennent et ils te butent, de toute façon ils sont déjà morts... » Des chefs adolescents, des kamikazes aux ordres du clan qui ne meurent pour aucune religion, mais pour l'argent et le pouvoir à tout prix, la seule façon de vivre qui vaille la peine.

Le 21 janvier, la nuit même où Cosimo Di Lauro a été arrêté, on a retrouvé le corps de Giulio Ruggiero. On a découvert une voiture carbonisée, avec un corps à la place du chauffeur. Un corps décapité. La tête reposait sur la banquette arrière. On la lui avait coupée. Non d'un coup de hache, bien net, mais avec la scie circulaire qu'utilisent les serruriers pour limer les soudures. Le pire outil qu'on puisse imaginer, le plus ostentatoire. D'abord entailler la chair puis s'attaquer à l'os du cou. Les tueurs avaient dû faire le boulot sur place, étant donné les morceaux qu'on a retrouvés tout autour, on aurait dit des tripes. L'enquête n'avait pas encore commencé que déjà tout le monde semblait certain que c'était un message. Un signe. Cosimo Di Lauro n'aurait pas été pris sans l'aide d'un mouchard. Ce corps sans tête était aux yeux de tous celui du traître. Seul quelqu'un qui a vendu un chef peut finir déchiqueté de cette façon. La sentence était tombée avant que l'enquête ait eu lieu, dénonçant le coupable ou constituant un simple avertissement, peu importe. J'ai fixé cette voiture et cette tête abandonnées Via Hugo Pratt sans descendre de ma Vespa. Les détails du massacre arrivaient jusqu'à mes tympans : comment ils avaient brûlé le corps et la tête coupée, comment ils avaient

rempli la bouche d'essence et glissé une mèche entre ses dents, attendant que tout le visage éclate après l'avoir allumée. J'ai mis le moteur en marche et je suis parti.

Quand je suis arrivé sur les lieux, le 24 janvier 2005, il gisait, sur le carrelage, mort. Une nuée de carabinieri faisaient les cent pas devant la boutique où avait été commis le meurtre. Un de plus. « Un mort par jour, c'est la routine de Naples », m'a dit un jeune homme très nerveux qui passait par là. Il s'est arrêté, s'est découvert devant le mort qu'il ne voyait pas et s'en est allé. Quand les tueurs étaient entrés dans le magasin, ils avaient déjà le pistolet au poing. À l'évidence ils ne venaient pas pour voler mais pour tuer, punir. Attilio avait essayé de se cacher derrière le comptoir, il savait que ça ne servait à rien, mais peut-être voulait-il montrer qu'il n'avait pas d'arme, qu'il n'avait rien fait. Il avait sans doute compris que les deux hommes étaient des soldats de la camorra, dans la guerre voulue par les Di Lauro. Ils avaient tiré sur lui, vidant leurs chargeurs et, une fois le boulot fait, ils étaient sortis, calmement selon les témoins, comme s'ils venaient d'acheter un téléphone portable et non d'assassiner un homme. Attilio Romanò était là. Il y avait du sang partout. On aurait dit que son âme s'était écoulée par les trous que les projectiles avaient faits dans tout son corps. Quand on voit autant de sang par terre, on commence par se palper, par s'assurer qu'on n'est pas blessé, que ce sang n'est pas le nôtre. On est pris d'une angoisse névrotique, on veut se rassurer, peut-être a-t-on été blessé sans le savoir. Et il

semble dans tous les cas impossible qu'un seul homme perde autant de sang, on est sûr d'en avoir beaucoup moins. Une fois persuadé que ce sang n'est pas le nôtre, rien n'est réglé : on se sent vidé, même si on n'a pas saigné. On sent qu'on devient soi-même une hémorragie, on a les jambes molles, la bouche sèche et les mains tremblantes au milieu de ce lac dense, on voudrait qu'un médecin nous examine le blanc des yeux pour voir si on n'est pas anémique. On voudrait s'adresser à un infirmier et lui demander une transfusion, on voudrait avoir l'estomac moins noué et manger un steak, si toutefois on parvient à ne pas vomir. Il faut fermer les yeux, ne pas respirer. L'odeur de sang séché, qui imprègne jusqu'à l'enduit des murs, est celle du fer rouillé. Il faut sortir, aller dehors, à l'air libre, avant que le sang soit recouvert de sciure, car le mélange dégage une puanteur terrible. Impossible alors de ne pas vomir.

Je ne savais vraiment pas pourquoi j'avais une fois de plus tenu à aller sur le lieu de la fusillade. J'étais certain d'une chose : ça ne sert à rien de mettre noir sur blanc ce qui est fini, de reconstituer le drame horrible qui s'est produit. Il est inutile d'observer les cercles dessinés à la craie autour des douilles qui font penser à un jeu de billes. Ce qu'il faut, c'est comprendre s'il reste quelque chose. Voilà peut-être ce que je venais chercher. J'essayais de comprendre s'il flottait encore quelque chose d'humain, s'il y avait un sentier, une galerie creusée par le ver de notre existence, qui puisse mener à une solution, à une réponse donnant un vrai sens à ce qui se produit.

Le corps d'Attilio était encore sur le sol quand

ses proches sont arrivés. Deux femmes, peut-être sa mère et sa femme, je ne sais pas. Elles marchaient en se serrant l'une contre l'autre, épaulement contre épaulement, elles seules espéraient encore qu'il ne s'était pas passé ce qu'elles craignaient et savaient déjà. Mais elles étaient enlacées, elles se soutenaient mutuellement avant d'affronter la tragédie. Dans ces instants, dans ces quelques pas que font les femmes et les mères à la rencontre d'un corps criblé de balles, on sent qu'elles croient follement, irrationnellement, stupidement, au pouvoir de la volonté. Elles espèrent. Elles espèrent et espèrent encore qu'il s'agit d'une erreur, que la rumeur a tort, que le carabinier qui leur a annoncé la nouvelle a mal compris. Comme s'il suffisait de désirer quelque chose de toutes ses forces pour modifier le cours des événements. À ce moment, le pouls de l'espoir bat aussi vite qu'il le peut et ne veut pas ralentir. Mais il n'y a rien à faire. Les hurlements et les larmes éclatent sous le poids de la réalité. Attilio gisait par terre. Il travaillait dans une boutique de téléphonie et aussi dans un centre d'appels pour arrondir ses fins de mois. Sa femme Natalia et lui n'avaient pas d'enfant. Ce n'était pas encore le moment, peut-être ne pouvaient-ils pas se le permettre financièrement ou voulaient-ils qu'il grandisse ailleurs. Le travail occupait tout leur temps et, quand la possibilité s'était présentée, grâce à quelques économies, Attilio avait cru que ce serait une bonne idée de devenir copropriétaire de cette boutique où il avait trouvé la mort. Mais son associé était un lointain parent de Pariante, le parrain de Bacoli, ancien homme de confiance de Di Lauro, de ceux qui se sont retournés contre

la famille. Attilio ne le savait pas ou du moins sous-estimait-il le problème. Il faisait confiance à son associé, il lui suffisait de savoir qu'il vivait de son travail, auquel il se consacrait beaucoup, entièrement. Ici on ne décide pas de son propre sort, le travail semble être un privilège, une occasion qu'on ne laisse plus filer une fois qu'on l'a saisie, une chance, un coup de pouce du destin, même s'il faut y passer treize heures par jour, travailler le dimanche et gagner mille euros par mois — qui suffisent à peine à rembourser un emprunt immobilier. Quelle que soit la façon dont on l'a obtenu, il faut être reconnaissant et ne pas trop se poser de questions, ne pas trop en demander au destin.

Mais certains avaient des soupçons. Dès lors, le corps d'Attilio Romanò risquait de rejoindre ceux des soldats de la camorra tués au cours des derniers mois. Les corps se ressemblent, ils sont tombés sur le même front, mais pas pour les mêmes motifs. Sur l'échiquier du conflit, les clans et eux seuls décident qui est qui et quelle place il occupe. Les rôles sont distribués sans tenir compte de la volonté des individus. Quand les groupes armés descendent dans la rue, plus aucune dynamique n'échappe à leur stratégie, ils déterminent le sens, les motifs, les causes. À ce moment précis, le magasin où travaillait Attilio avait représenté une petite part des affaires des Espagnols, une part qui devait être écrasée.

Natalia, Nata comme l'appelait Attilio, était assommée par la tragédie. Elle s'était mariée à peine quatre mois plus tôt, mais personne ne la consolait, aucun maire, ministre ou président de la République ne lui tenait la main. Peut-être

était-ce mieux ainsi, pas de mise en scène institutionnelle. Mais d'injustes soupçons pesaient sur la mort d'Attilio, manière silencieuse d'approuver l'ordre donné par la camorra. L'accord tacite qui accompagnait une fois de plus l'ordre du clan. Les collègues d'Attila, qui travaillaient avec lui au centre d'appels et le nommaient ainsi en raison de son impétueuse envie de vivre, ont organisé des retraites aux flambeaux, ils se sont obstinés à défiler alors même que d'autres meurtres étaient commis aux abords de la manifestation, que le sang souillait encore la rue. Ils marchaient, torches à la main, expliquaient et balayaient le doute, le soupçon : Attilio était mort sur son lieu de travail, il n'avait aucun lien avec la camorra.

En réalité, après chaque exécution, tout le monde est suspect. La mécanique des clans est trop parfaite, il n'y a pas d'erreur possible, seulement une punition. Et on fait donc confiance aux clans, pas aux proches qui ne comprennent pas, pas aux collègues de travail qui connaissaient bien la victime, pas à ce qu'on sait d'une personne. La guerre brise les gens même s'ils n'ont rien fait, des morts mis sur le compte des dommages collatéraux ou de leur culpabilité présumée.

Dario Scherillo, vingt-six ans, avait été tué le 23 décembre 2004. Il roulait à moto lorsqu'il avait été touché à la poitrine et au visage. On l'avait laissé mourir par terre, dans son sang, qui avait eu le temps d'imprégner entièrement sa chemise. Un jeune homme innocent. Son seul tort était de venir de Casavatore, un village martyrisé par le conflit. Une mort encore une fois entourée de silence, d'incompréhension. Pas de plaque commémorative,

ni fleurs ni couronnes. « Quand la camorra tue quelqu'un, on ne sait jamais », m'avait dit un vieillard en se signant, près de l'endroit où Dario était tombé. Sur le sol, le sang était rouge vif. Mais le sang n'a pas toujours la même couleur. Celui de Dario était pourpre, on aurait dit qu'il coulait encore. La couche de sciure avait du mal à l'absorber. Un peu plus tard, profitant de l'emplacement vide, une voiture s'était garée sur la flaque. C'était fini. Tout était recouvert. On l'avait tué pour délivrer un message à son village, un message de chair dans une enveloppe de sang. Comme en Bosnie, en Algérie ou en Somalie, comme dans toute guerre civile actuelle où, puisqu'on a du mal à comprendre à quel camp appartiennent les individus, on tue leur voisin, leur chien, un ami ou un parent. Il suffit d'une rumeur, d'un lien de parenté supposé, d'une ressemblance, et l'on devient une cible. Il suffit de passer dans la mauvaise rue pour se voir attribuer une identité de plomb. Le plus important est de concentrer autant que possible la douleur, la tragédie et l'horreur, expressions d'une force absolue, d'une domination incontestée, à laquelle il est impossible de s'opposer : le pouvoir, réel et inamovible. Au point que tous s'habituent à penser comme ceux qui pourraient mal interpréter un mot, un geste. Être attentif, vigilant, silencieux, et sauver sa peau, ne pas toucher le câble à haute tension de la vengeance. À présent, tandis que je m'éloignais et qu'on emportait le corps d'Attilio Romanò, je commençais à comprendre. À comprendre pourquoi ma mère ne cessait pas un seul instant de m'observer avec inquiétude, de se demander pourquoi je ne m'en allais pas, pour-

quoi je ne fuyais pas, pourquoi je ne choisisais pas de vivre loin de cet enfer.

J'ai essayé de compter combien il y avait eu de victimes, de morts, de vies perdues depuis que j'étais né.

Pour comprendre comment fonctionne l'économie de la camorra, il ne faudrait pas compter les morts. C'est le plus mauvais indicateur du pouvoir réel, mais aussi le signe le plus visible, le plus immédiat, celui qui fait raisonner avec les tripes. Voici les chiffres : 100 morts en 1979, 140 en 1980, 110 en 1981, 264 en 1982, 204 en 1983, 155 en 1984, 107 en 1986, 127 en 1987, 168 en 1988, 228 en 1989, 222 en 1990, 223 en 1991, 160 en 1992, 120 en 1993, 115 en 1994, 148 en 1995, 147 en 1996, 130 en 1997, 132 en 1998, 91 en 1999, 118 en 2000, 80 en 2001, 63 en 2002, 83 en 2003, 142 en 2004, 90 en 2005.

3 600 morts depuis que je suis né. La camorra a fait plus de victimes que la mafia sicilienne, plus que la *'ndrangheta*, plus que la mafia russe, plus que les familles albanaises, plus que l'E.T.A. en Espagne et l'I.R.A. en Irlande réunies, plus que les Brigades rouges, les N.A.R.¹ et tous les attentats commis en Italie durant les années de plomb. La camorra a tué plus que n'importe quelle autre organisation. Une image me vient à l'esprit, le planisphère qui apparaît régulièrement dans les journaux. On la trouve toujours dans quelque numéro du *Monde diplomatique*, cette carte, elle arbore une flamme plus ou moins grande là où se déroule

1. *Nuclei Armati Rivoluzionari* : groupuscule terroriste d'extrême droite qui opéra en Italie entre 1977 et 1981.

une guerre : Kurdistan, Soudan, Kosovo, Timor-Oriental. Alors on songe à regarder l'Italie du Sud. À faire la somme du nombre de cadavres semés par la camorra, la mafia, la Sacra Corona Unita dans les Pouilles, les Basilischi¹ en Basilicate. Mais il n'y a rien, pas la moindre étincelle n'y figure. Le cœur de l'Europe. Le cœur de l'économie italienne. Peu importe comment cette richesse est produite, ce qu'il faut c'est que cette chair à canon reste engluée dans les banlieues, écrasée entre le béton et les ordures, dans les ateliers clandestins et les entrepôts de coke. Et que personne n'en parle, que tout ça ressemble à une guerre des gangs, une guerre de pauvres. Alors on comprend aussi d'où vient le sourire narquois des amis qui ont émigré, rentrent de Milan ou de Padoue et ignorent ce qu'on est devenu. On sent leur regard qui nous scrute de la tête aux pieds, ils essaient de deviner ce qu'on vaut, si on est un *chiachiello* ou un *bbuono*², un méchant ou un gentil, un camorriste ou un raté. Et, face à cette alternative, on sait déjà sur quel chemin on est et ce qu'il y a au bout de la route : rien de bon.

Je suis rentré chez moi mais je ne tenais pas en place. Je suis ressorti et je me suis mis à courir, vite, de plus en plus vite, mes genoux se tordaient, mes talons heurtaient mes fesses, mes bras semblaient désarticulés et bougeaient comme ceux d'un pantin. Courir, courir plus vite. Le cœur pompait, je sentais dans ma bouche la salive qui noyait

1. Organisation criminelle créée à Potenza dans les années quatre-vingt-dix, à partir d'une *'ndrina*, un groupe de la *'ndrangheta* calabraise.

2. Dialecte napolitain.

la langue et submergeait les dents. Je sentais le sang qui gonflait ma carotide et débordait dans ma poitrine. Je n'avais plus de souffle, j'ai aspiré par le nez tout l'air que j'ai pu et je l'ai aussitôt expiré tel un taureau. Je me suis remis à courir, j'avais les mains glacées, le visage bouillant, les yeux fermés. Je sentais que tout le sang que j'avais vu sur le sol, coulant comme d'un robinet ouvert brusquement, au point de casser sa poignée, était de nouveau en moi et circulait dans mes veines.

Enfin, j'ai atteint la mer et sauté sur les rochers. L'obscurité était mêlée de brume, on ne voyait pas les phares des bateaux qui croisaient dans le golfe. La mer se ridait, des vagues ont commencé à apparaître, on aurait dit qu'elles voulaient fuir la boue du rivage mais elles ne repartaient pas vers les remous lointains de la haute mer. Elles restaient immobiles malgré le va-et-vient de l'eau, résistant obstinément dans cette impossible inertie, agrippées à leur crête d'écume. Immobiles, ne sachant plus où la mer est encore la mer.

Quelques semaines plus tard, les journalistes ont commencé à arriver. De partout. Soudain la camorra a fait sa réapparition, dans une région où tout le monde pensait qu'il n'y avait que des bandes de voleurs à la tire. En quelques heures, Secondigliano est devenu le centre de l'attention. Envoyés spéciaux, photographes, reporters des principales agences, même une équipe permanente de la B.B.C.; des gamins se faisaient photographier à côté d'un cadreur, la caméra à l'épaule et le logo de C.N.N. bien en évidence. « Les mêmes qui vont voir Saddam », ironisait-on à Scampia. Sous l'œil de ces

caméras, les habitants sentaient qu'ils étaient le centre du monde et bénéficiaient d'une attention leur conférant pour la première fois une existence réelle à ces lieux. La tuerie de Secondigliano a attiré l'attention sur les dynamiques de la camorra comme ce n'était plus arrivé depuis vingt ans. Au nord de Naples, la guerre tue rapidement, elle correspond parfaitement à ce que les médias attendent des faits divers, des dizaines et des dizaines de victimes en à peine plus d'un mois. Elle semble faite pour offrir à chaque journaliste son mort à lui. Le succès pour tous. Des hordes de sémillantes stagiaires ont été envoyées ici afin de s'aguerrir. Des micros ont surgi partout pour interroger de petits dealers, des caméras filmaient le sinistre profil découpé des Vele. Certains ont même réussi à interviewer des trafiquants plus importants, en les montrant de dos. Et presque tous étaient prêts à donner quelques pièces à des junkies pour qu'ils marmonnent leur histoire dans un micro. Deux jeunes femmes, journalistes, se faisaient photographier par leur cadreur devant une carcasse de voiture brûlée qui n'avait pas encore été déplacée. La première guerre de leur carrière, même mineure, méritait bien un souvenir. Un journaliste français m'a téléphoné pour me demander s'il devait porter un gilet pare-balles, car il voulait photographier la villa de Cosimo Di Lauro. Les équipes se baladaient en voiture, prenaient des photos, filmaient comme des explorateurs, dans une jungle qui se transformait peu à peu en simple décor. D'autres journalistes se déplaçaient accompagnés de gardes du corps. Mais si l'on veut raconter Secondigliano, la pire des façons est de se faire escorter par la police.

Scampia n'est pas un endroit inaccessible, la force de cette place de deal est au contraire d'être complètement ouverte à tous. Les journalistes qui venaient ici sous protection ne pouvaient que voir de leurs propres yeux ce qu'ils avaient déjà lu dans toutes les dépêches d'agence. Ils étaient sur place, mais ils auraient aussi bien pu rester à la rédaction de leur journal, devant leur ordinateur.

Plus de cent journalistes en un peu moins de deux semaines. Soudain le supermarché de la drogue en Europe est devenu réel. Même les policiers étaient harcelés de questions, tout le monde voulait participer à une opération, assister à au moins une arrestation, à une perquisition dans un immeuble. Tout le monde voulait pouvoir mettre dans ses quinze minutes de reportage des images de menottes qui claquent ou de stocks d'armes qu'on saisit. De nombreux officiers se débarrassaient des reporters et des apprentis journalistes en leur laissant photographier des policiers en civil qu'ils leur présentaient comme des dealers, une façon de leur donner ce qu'ils voulaient sans perdre trop de temps. Le pire, le plus rapidement possible. Le pire du pire, l'horreur de l'horreur, montrer la tragédie, le sang, les boyaux, les rafales de mitraillette, les crânes transpercés, la chair brûlée. Ils racontaient le pire, mais ce n'étaient en réalité que des restes du pire. À Secondigliano, beaucoup de journalistes ont cru trouver le ghetto de l'Europe, la misère absolue. S'ils étaient parvenus à ne pas s'enfuir en courant, ils auraient compris qu'ils avaient devant eux les piliers de l'économie, la mine d'or cachée, les ténèbres où le cœur pulsant du marché puise son énergie.

Les journalistes de télévision me faisaient les propositions les plus incroyables. Certains m'ont demandé de mettre une microcaméra sur mon oreille et de me balader dans les « bonnes rues », d'aller voir les « bonnes personnes ». Ils rêvaient de tourner à Scampia une émission de télé-réalité qui montrerait un homicide et un deal de drogue. Un scénariste m'a remis un manuscrit racontant une histoire de sang et de mort, où un nouveau Diable était conçu dans le quartier Terzo Mondo. Pendant un mois j'ai mangé à l'œil tous les soirs, je me faisais inviter par les équipes de télévision qui voulaient me présenter leurs projets absurdes et me soutirer des informations. À Secondigliano et à Scampia, durant tout le temps qu'a duré la guerre des clans, un réseau d'accompagnateurs, d'exégètes officiels, d'indicateurs et de guides sioux s'est mis en place dans la réserve de la camorra. De nombreux jeunes avaient une combine : ils traînaient dans les coins où se trouvaient les journalistes, feignaient d'être des dealers ou des sentinelles et, dès que quelqu'un avait le courage de s'approcher, ils se disaient prêts à raconter, à expliquer, à se laisser filmer. Ils annonçaient d'entrée les tarifs. Cinquante euros le témoignage, cent euros pour faire le tour des places de deal, deux cents pour entrer chez un dealer des Vele.

Pour comprendre le cycle de l'or, il ne suffit pas d'observer une pépite ou la mine. Il faut partir de Secondigliano et suivre les traces que laisse l'empire bâti par les clans. Les guerres de la camorra permettent de situer sur une carte les villages

dominés par les Familles, les « terres de l'os¹ », cet arrière-pays qu'on appelle le Far West italien et qu'une légende sanguinaire dit plus riche en mitraillettes qu'en fourchettes. Mais, au-delà de la violence qui se déchaîne durant des phases particulières, c'est ici qu'est générée une richesse colossale dont ces terres ne voient que l'éclat lointain. Pourtant rien de tout cela n'a été rapporté par la télévision ou par la presse, dans les reportages, car ce qui importait c'était l'esthétique des bas-fonds de Naples.

Le 29 janvier, Vincenzo De Gennaro est tué. Le 31 janvier, Vittorio Bevilacqua est abattu dans une épicerie. Le 1^{er} février, Giovanni Orabona, vingt-trois ans, avant-centre du Real Casavatore, Giuseppe Pizzone et Antonio Patrizio sont massacrés, victimes d'un stratagème vieux comme le monde mais toujours efficace : les tueurs se sont fait passer pour des policiers. Les trois hommes marchent dans la rue quand un véhicule les arrête. Un véhicule muni d'une sirène. Deux hommes en descendent et montrent leurs cartes de police. Les trois jeunes n'essaient pas de fuir ni de résister. Ils savent comment se comporter, ils se laissent menotter et montent dans la voiture. Un peu plus loin le véhicule s'immobilise et on les fait descendre. Les trois hommes ne comprennent pas tout de suite, mais quand ils voient les pistolets tout devient clair. C'est un piège : ils n'ont pas affaire à la police mais aux Espagnols, le groupe

1. Titre d'un ouvrage de l'économiste et agronome Manlio Rossi Doria, qui oppose la chair (les zones productives, sur les côtes) à « l'os » du Mezzogiorno, l'arrière-pays presque désert.

rebelle. Deux des victimes sont contraintes de s'agenouiller puis aussitôt abattues d'une balle dans la tête. D'après les indices retrouvés sur les lieux, le troisième a tenté de s'échapper, les mains attachées dans le dos, remuant la tête pour garder l'équilibre. Mais il est tombé. Puis il s'est relevé. Et il est retombé. Ils l'ont rejoint et lui ont mis le canon d'un pistolet automatique dans la bouche. Le cadavre avait les dents cassées : le jeune homme a essayé de mordre le canon de l'arme, par instinct, comme s'il voulait le briser en deux.

Le 27 février, on apprend que Raffaele Amato a été arrêté à Barcelone tandis qu'il jouait au black jack dans un casino, histoire de se vider les poches. Les Di Lauro n'ont pu s'en prendre qu'à son cousin Rosario, dont ils ont brûlé la maison. D'après les accusations de la magistrature napolitaine, Amato était le chef charismatique des Espagnols. Il a grandi Via Cupa dell'Arco, la rue de Paolo Di Lauro et de sa famille. Amato est devenu un dirigeant important lorsqu'il servait d'intermédiaire au trafic de drogue et gérait les mises. Selon les repentis et les enquêtes de l'Antimafia, il jouissait d'un crédit illimité auprès des grands trafiquants internationaux et parvenait à importer des quintaux de cocaïne. Avant que les policiers aux visages dissimulés par des cagoules le collent face contre terre, Raffaele avait déjà reçu un premier avertissement : il avait été arrêté une première fois dans un hôtel de Casandrino, en compagnie d'un autre dirigeant du groupe et d'un gros trafiquant albanais qui, pour mener ses affaires, se faisait aider

par un interprète de haut vol, neveu d'un ministre de Tirana.

Le 5 février, c'est le tour d'Angelo Romano. Et le 3 mars, Davide Chiarolanza est tué à Melito. Il a reconnu les assassins, peut-être même leur avait-il donné rendez-vous. Il a été abattu tandis qu'il essayait de rejoindre sa voiture. Pourtant les magistrats, les policiers et les carabinieri ne peuvent mettre fin au règlement de comptes. Les forces de l'ordre comptent les coups, mettent hors de combat certains éléments mais ne semblent pas en mesure d'arrêter l'hémorragie. Alors que l'ensemble de la presse se concentre sur les faits divers et se complaît en interprétations et en pronostics, un quotidien de Naples découvre que les Di Lauro et les Espagnols sont parvenus à un accord, à un cessez-le-feu temporaire, signé sous les auspices du clan Licciardi. Un accord souhaité par les autres clans de Secondigliano et peut-être aussi par les autres cartels de la camorra, qui ont peur que le conflit ne brise le long silence dont bénéficient leurs activités. Il fallait permettre aux territoires où se pratique l'accumulation criminelle de richesses de retomber dans l'oubli. L'accord n'a pas été rédigé par quelque parrain charismatique, une nuit au fond de sa cellule, il n'a pas été communiqué sous le manteau, mais publié par un quotidien. On peut le lire et en mesurer la portée dans un article du quotidien *Cronache di Napoli* signé Simone Di Meo et paru le 27 juin 2005. Il comporte les points suivants :

- 1) Les sécessionnistes exigent que leur soient rendus les logements dont les commandos de

Di Lauro ont chassé les occupants, soit environ huit cents personnes, entre novembre et janvier, à Scampia et à Secondigliano.

2) Le monopole des Di Lauro sur le marché de la drogue est brisé, on ne reviendra pas en arrière. Le territoire devra être partagé de manière équitable. Naples aux Di Lauro et le reste de la province aux sécessionnistes.

3) Les sécessionnistes pourront avoir recours à leurs propres canaux pour s'approvisionner en drogue et ne devront plus passer obligatoirement par des intermédiaires des Di Lauro.

4) Les vengeances privées ne doivent pas interférer avec les affaires, qui sont plus importantes que les questions personnelles. Si, dans les années à venir, des actes de vengeance sont commis à la suite de cette guerre, ce sera une simple affaire privée, qui n'impliquera pas une reprise des hostilités.

Le parrain des parrains de Secondigliano est forcément de retour. On prétend l'avoir vu un peu partout, des Pouilles au Canada. Les services secrets mettent tout en œuvre pour l'arrêter. Paolo Di Lauro laisse des traces, infimes, aussi invisibles que l'était son pouvoir avant le règlement de comptes. On dit qu'il a été opéré dans une clinique marseillaise, celle qui a également hébergé Bernardo Provenzano¹, le parrain de Cosa Nostra. Il

1. Né le 31 janvier 1933 à Corleone, Provenzano a été arrêté le 11 avril 2006 dans une ferme de Montagna dei Cavalli, à trois kilomètres de Corleone. Il était en cavale depuis 1963 et la dernière photo de lui datait de 1959. Il était le parrain du clan depuis l'arrestation de Riina en 1993.

est revenu pour signer la paix ou limiter les dégâts, il est ici, on sent sa présence car le climat a changé. Le parrain disparu depuis dix ans, celui dont un affilié affirme au téléphone qu'« il doit rentrer, même s'il risque la prison ». Le parrain fantôme, dont même les membres du clan ne connaissent pas le visage : « S'il te plaît, aide-moi à le voir, juste une seconde, une seule, je regarde et je m'en vais », avait demandé un affilié au parrain Maurizio Prestieri.

Paolo Di Lauro est arrêté le 16 septembre 2005 Via Canonico Stornaiuolo. Il était caché dans le modeste appartement de Fortunata Liguori, la femme d'un affilié de bas rang. Un logement anonyme, comme celui où s'était planqué son fils Cosimo. Dans cette jungle de béton, il est facile de se camoufler, parmi des immeubles quelconques on n'a pas de visage, on ne fait pas de bruit. En ville on disparaît plus complètement, on laisse moins de traces que dans une cache, derrière une trappe. Paolo Di Lauro avait déjà risqué l'arrestation le jour de son anniversaire. Il voulait braver les forces de l'ordre et déjeuner chez lui, avec sa famille, alors qu'il était recherché par toutes les polices d'Europe. Mais quelqu'un l'avait prévenu à temps. Quand les carabinieri firent irruption dans la villa familiale, ils trouvèrent la table dressée et sa chaise vide. Cette fois-ci les R.O.S.¹ disposent d'informations sûres. Au moment d'entrer dans la maison, ils sont extrêmement nerveux. Il est quatre heures du matin, ils ont passé toute la nuit

1. *Raggruppamento Operativo Speciale* : l'équivalent italien du G.I.G.N.

à observer la maison. Mais le parrain ne réagit pas, c'est même lui qui les calme :

« Entrez donc... Je suis tranquille, moi, pas de problème... »

Vingt véhicules de patrouille escortent la voiture dans laquelle on l'a fait monter, précédés de quatre « lièvres », des motards qui ouvrent la route et s'assurent que tout va bien. Le cortège file, le parrain est dans une voiture blindée. Il y a deux itinéraires possibles pour rejoindre la caserne des carabinieri. Prendre la Via Capodimonte puis parcourir la Via Pessina et traverser la Piazza Dante, ou bien bloquer la circulation sur le Corso Secondigliano et prendre le boulevard extérieur en direction du Vomero. En cas de danger manifeste, on peut même faire atterrir un hélicoptère et le transporter par les airs. Les lièvres signalent un véhicule suspect le long du parcours. Tout le monde s'attend à un guet-apens. Mais c'est une fausse alerte. Le parrain est conduit à la caserne des carabinieri de la Via Pastrengo, au cœur de Naples. L'hélicoptère se pose, la poussière et la terre battue forment un tourbillon au centre de la place, l'air est envahi de sacs en plastique, de mouchoirs en papier et de feuilles de journal. Un tourbillon d'ordures.

Il n'y a aucun danger. Mais il faut rendre publique l'arrestation, crier sur tous les toits qu'on a réussi à attraper le parrain, à saisir l'insaisissable. Quand le cortège de véhicules blindés et de voitures de police arrive, les carabinieri constatent que les journalistes attendent déjà à l'entrée de la caserne. Alors, ils s'assoient à califourchon sur la portière de leur voiture, la vitre en guise

de selle, pistolet au poing, cagoulés, arborant le
plastron des carabiniers. Depuis l'arrestation de
Giovanni Brusca, tous les carabiniers, tous les
policiers rêvent d'être filmés ou photographiés
dans cette posture. Ils se défoulent ainsi après des
nuits de planque, satisfaits d'avoir attrapé leur
proie, aussi habiles que des attachées de presse
lorsqu'il faut obtenir la une des journaux. Quand
Paolo Di Lauro sort de la caserne, il ne fanfaronne
pas comme son fils Cosimo, il se penche en avant,
tête baissée, et ne montre aux caméras et aux
objectifs qu'un crâne chauve. Peut-être est-ce sim-
plement un moyen de se protéger : s'il s'était laissé
photographier sous tous les angles par des cen-
taines d'objectifs et filmer par des dizaines de
caméras de télévision, il aurait montré son visage
à toute l'Italie, incitant des voisins qui ignoraient
tout jusqu'alors à dire qu'ils l'avaient vu, qu'ils
l'avaient approché. Autant éviter de faciliter le tra-
vail des magistrats, de révéler son itinéraire clan-
destin. Mais certains ne voient dans son compor-
tement que la réaction d'un homme gêné par les
flashes et les caméras, agacé d'être traité comme
une bête de foire.